

Collage visuel sur les routes de Bucarest

Le cinéaste roumain Radu Jude poursuit sa dénonciation des travers du libéralisme effréné

N'ATTENDEZ PAS TROP LA FIN DU MONDE

Cinéaste dialecticien, qui n'aime rien mieux que semer la zizanie entre les images, le Roumain Radu Jude, 46 ans, livre avec son dernier long-métrage une œuvre somme, un pamphlet à sa façon, virulent et malpoli, jovial et désespéré, cette fois élargie aux dimensions d'une odyssée contemporaine. Après *Bad Luck Banging or Loony Porn*, *N'attendez pas trop de la fin du monde*, Prix spécial du jury à Locarno, se dresse de nouveau contre la société néolibérale en voie terminale de dérégulation. Bucarest, capitale âpre et brutaliste, stigmatisée à ciel ouvert d'une Roumanie postcommuniste propulsée au pas de course dans l'économie de marché, en est le parfait avant-poste.

D'une durée inhabituelle pour le cinéaste (cent soixante-trois minutes : un record), ce nouveau film de forme accidentée, fourmillant de récits et d'interludes, tourne autour du travail, de l'acception dégradée qu'on en a aujourd'hui. Pour cela, il s'attache au personnage d'Angela, une assistante de production lancée dans des courses en voiture interminables dans tout Bucarest. Sa mission du jour est de recueillir les témoignages d'invalides ayant subi de graves accidents du travail, en vue d'un spot de prévention commandité par une multinationale autrichienne.

Or, dans la ville connue pour ses embouteillages monstres, chaque course est un parcours du combattant, dans le vacarme des klaxons, des insultes, des hymnes martiaux crachés par l'autoradio, et

l'air vicié des gaz d'échappement (« composé à 100 % de pets », cauchemar de la conductrice). Les horaires d'Angela s'allongent à perte de vue, le sommeil gagne, sans compter les courses subsidiaires : conduire sa mère au cimetière, retrouver un amant pour une étreinte furtive sur la banquette arrière, puis repartir au turbin.

Double avatar

Cette héroïne, pimpante blonde en robe à paillettes jurant au volant comme un charretier, vaillante recrue de la corvéabilité ubérisée, jouée avec une verve incroyable par la jeune actrice Ilinca Manolache, vaut avant tout parce qu'elle s'inscrit dans le nœud gordien des contradictions contemporaines. La voilà, en effet, œuvrant à produire une image positive du travail en entreprise, alors qu'elle-même est exploitée jusqu'à la moelle, jetée sans ménagement dans la centrifugeuse urbaine. De même, on approche les grands accidentés du travail pour mieux les mettre en concurrence les uns avec les autres : un seul sera retenu pour tourner le spot et toucher le providentiel cachet.

La schizophrénie monte d'un cran avec l'avatar que se crée Angela sur les réseaux sociaux, un filtre numérique apposé sur le



Angela (Ilinca Manolache), une assistante de production lancée dans des courses en voiture interminables. METEORE FILMS

visage : une caricature de macho mal embouché qui l'autorise à proférer les pires outrages – seule soupape de son quotidien sous pression. Or, ce double ultravulgaire n'est autre que le prurit symbolique du haut degré de violence émanant de la ville, ce dédale saturé de véhicules, de publicités agressives, de devantures criardes, de décharges sauvages. La traverser revient à déambuler dans une forêt de symptômes.

Tout paradoxe scinde la réalité en deux. Il n'en fallait pas plus pour faire de *N'attendez pas trop de la fin du monde* un film de montage, maniant coupes et contrastes, jonglant avec les formats (noir et blanc/couleur, film/vidéo). Son régime est celui de l'hétérogène. Ainsi Radu Jude n'hésite-t-il pas à entrecouper les trajets de son héroïne avec des extraits d'un ancien film, *Angela merge mai departe* (1981), de Lucian Bratu, fiction de l'ère communiste sur une femme taxi, sillonnant elle aussi les rues de Bucarest. D'une époque à l'autre, du réalisme d'Etat à la satire à boulets rouges alternent des visages de la ville qui exposent ses mutilations (le quartier Uranus englouti dans

le chantier du Palais du peuple de Ceausescu) et ses angles morts.

Le cinéaste ralentit l'image du film des années 1980 pour en révéler les fragments : les files d'attente à l'entrée des magasins rapelant le rationnement des denrées, des déshérités prenant le tramway, une centrale nucléaire pointant son nez à l'horizon... Autant de détails documentaires qui exposent l'inconscient de la fiction. Jude nous rappelle ainsi qu'une image est une empreinte, qu'elle comporte un double fond

et capte toujours un surplus de réalité imprévue.

L'image constitue bien l'objet de réflexion de *N'attendez pas trop de la fin du monde*, qui s'achève sur un plan fixe, retraçant le tournage du fameux spot de prévention, à la façon d'un petit théâtre de l'échec et du reniement. Le cinéaste établit ainsi un lien stimulant entre l'état d'une société et celui des images qu'elle produit : quand celles-ci ne sont plus que des biens de consommation jetables, perdant leur capacité à témoigner d'une

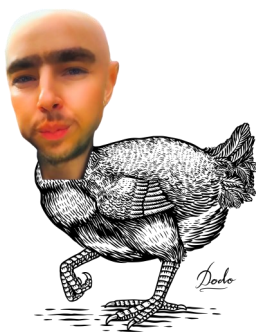
réalité quelconque, elles participent à leur échelle à la transformation générale de l'espace public en une grande poubelle. Jouant l'examen par le montage, misant sur le choc comparatif des images, Radu Jude s'affirme ainsi comme l'un des rares disciples crédibles d'un Jean-Luc Godard. ■

MATHIEU MACHERET

Film roumain, français, luxembourgeois, croate de Radu Jude. Avec Ilinca Manolache, Ovidiu Pirşan (2 h 43).

N'ATTENDEZ PAS TROP DE LA FIN DU MONDE

Le Monde



Dans l'habitable du véhicule de Radu Jude

RADU JUDE est capable de vous parler de son cinéma de « collage » godardien avec une simplicité déconcertante. Et l'Ours d'or que le cinéaste roumain, âgé de 46 ans, a remporté à la Berlinale en 2021, pour *Bad Luck Banging or Loony Porn* – l'histoire d'une enseignante dont la vie bascule après la divulgation d'une vidéo sexuelle sur les réseaux sociaux –, n'y a rien changé. Le réalisateur semble plus libre que jamais, du moins est-ce l'impression qui se dégage de son dernier long-métrage, le foisonnant *N'attendez pas trop de la fin du monde*.

Nous l'avons rencontré là, en août, sur les bords du lac Majeur, en Suisse, aux côtés de l'actrice roumaine et blonde incendiaire Ilinca Manolache, qui porte le film avec la rage de son personnage. Voici la jeune Angela, assistante de production surmenée, qui enchaîne les interviews auprès de salariés ayant subi un accident du travail, en vue de la création d'un film sur la prévention. Ironie de l'histoire, Angela prend des risques inconsidérés au volant de sa voiture pour assurer ses rendez-vous, dans une mise en abyme de la performance et du désastre...

Radu Jude entrelace au montage cette vertigineuse épopée avec des extraits d'un film roumain datant de 1981, qui met en scène une autre Angela, chauffeuse de taxi : *Angela merge mai departe*

(*Angela poursuit sa route*), de Lucian Bratu. L'héroïne en jupe plissée y sillonne les mêmes routes de Bucarest que l'Angela contemporaine, dans un troublant jeu de piste sur les époques et sur la condition féminine. Le plus rabelaisien des réalisateurs roumains a toujours aimé connecter ses fictions au passé traumatique de son pays (la dictature de Ceausescu, le passage sans transition à l'économie de marché débridée, etc.).

« Créature malfaisante »

C'est la résurgence d'un souvenir qui est à l'origine du film, explique Radu Jude : « Il y a quelques années, j'ai eu une paralysie faciale. Rien de grave, mais cela m'a fait penser à mes débuts, quand je faisais plein de boulots sur les tournages. J'ai commencé comme troisième assistant, j'ai tourné des telenovelas, de la pub, du téléshopping... Je me souviens d'un garçon qui était assistant de prod, comme Angela : il conduisait sans arrêt, s'est endormi au volant et il est mort à 22 ans. Je le connaissais très peu, mais c'était choquant. »

Dans l'habitable du véhicule, Angela est filmée de profil, passant les vitesses frénétiquement, jetant des regards caméra. Sur les réseaux sociaux, l'assistante de prod a un avatar masculin qui vomit des horreurs sur les filles, et elle poste ses vidéos salaces entre deux rendez-vous. Il fallait un certain culot pour accepter le

rôle. Ilinca Manolache, qui vient du théâtre, s'explique : « *Cet avatar masculin, c'est moi qui l'ai créé bien avant le film. Je voulais critiquer cette manière d'objectiver les femmes, de les insulter et de les dominer sur les réseaux sociaux. Ces vidéos masculinistes font un tabac auprès des adolescents. Radu Jude voulait absolument que je reprenne cette créature malfaisante dans sa fiction.* »

Ensemble, le cinéaste et la comédienne ont créé un personnage insaisissable : tel un alter ego du réalisateur, Angela se fond dans la fabrique du film, jusqu'à en faire apparaître les coutures. Dès les premiers plans, quand Angela se réveille, Radu Jude s'amuse à faire sauter l'image, comme si elle se levait deux fois du lit. « J'y trouve une certaine poésie. N'attendez pas trop de la fin du monde est une œuvre moderniste, ou prémoderniste, comme aux premiers temps du cinéma, où la construction reste un peu visible, avec quelques mauvaises coupes au montage. Je regrette d'ailleurs de ne pas en avoir fait plus, c'est toujours difficile de trouver le dosage. » Radu Jude se plaît dans la recherche et ne court pas après la perfection : « C'est ce que j'aime aussi dans le cinéma d'Andy Warhol, qui tournait vite et beaucoup, et faisait peu de prises, avec l'idée d'accepter les erreurs. J'essaie de retrouver cet esprit libérateur. » ■

CLARISSE FABRE